

jeune est une culture du narcissisme, donc après on est forcé de déprimer, c'est dans le mode d'emploi.

DIDIER LESTRADE Ça m'étonne. Ça n'arrête pas de m'étonner. Sous traitement depuis douze ans, charge virale indétectable, 800 CD4, pas une crève depuis deux ans, même pas une grippe. Une lipodystrophie classique, mais je prends du New Fill.

Vous vous retrouvez sur un point : votre commune sévérité vis-à-vis du Parti socialiste. D'où vient la déception ?

DIDIER LESTRADE Le PS, c'est trop d'occasions ratées : l'écologie, le traitement des minorités... Et puis l'incapacité de trouver des têtes nouvelles, une parité de façade, le manque d'aura. Ils sont tous en train de jouer le pourrissement de la situation en attendant 2007, mais, pendant ce temps, les conséquences font très mal. Cette affaire sur la laïcité, on le voit, est le symbole le plus marquant de l'immobilisme de la gauche. C'est la gauche qui a raté l'intégration des minorités. S'en prendre aux Arabes sans accorder quelque chose en échange, c'est dément. Que la droite refuse un geste symbolique fort comme le droit de vote pour les immigrés, c'est normal. Mais que la gauche n'ait pas eu le courage de le faire, c'est une honte [...].

GUILLAUME DUSTAN D'abord [...], il y a la désagréable impression d'avoir été désinformé, et manipulé à un tel point que je ne pouvais plus accorder ma confiance à ceux qui en étaient les dépositaires naturels. Ensuite [...], l'absence d'engagement, de transparence, de courage politique, l'aversion pour les nouveaux modes de vie, pain quotidien distribué par les socialistes, ont contribué pour beaucoup au sentiment de découragement et d'éloignement pour la politique qui a d'abord été le mien. Le militantisme au sein du PS n'aurait rien donné. Le chemin du roman et, pendant un moment, celui de l'édition ont été, pour moi comme pour d'autres romanciers médiatiques des années 90 – je pense à Angot, Beigbeder, Despentes, Houellebecq, Millet, Ravalec, Scott, etc. –, la voie d'une prise de parole qui n'était possible que par l'exploitation du sensationnalisme affiché et prétendu des médias qui pratiquaient en réalité sous ce manteau une politique d'ouverture et de lutte contre la manie de répression morale des socialistes. On visait à dire un certain état du réel, même lorsque celui-ci n'avait pas l'heur de plaire au pouvoir socialiste. [...] Je crois, mais je puis me tromper, que la droite actuelle, qui ne commet ni les erreurs de 1986 ni celles de 1995, et a rapidement renoncé à ses effets d'annonce habituels sur l'ordre moral, qui ne font plus vraiment recette, agit ainsi parce qu'elle a acquis une vision sociologique plus juste de l'évolution sociale de notre pays.

Il est également beaucoup question de musique dans *Dernier Roman* et *The End*. Peut-on vous réconcilier, au moins sur ce sujet ?

GUILLAUME DUSTAN Mais je veux bien être l'ami de tout le monde ! Lestrade a du talent, et quand on a plein de disques comme lui et moi, et que même vos amis ne veulent plus vous voir DJer, c'est dur. Mais il faudrait d'abord qu'il comprenne.

DIDIER LESTRADE Non, même pas. Dustan est malin, il rêve de devenir journaliste musical. Mais c'est raté, il est juge. Moi, c'est mon boulot depuis vingt ans. J'ai une collection de maxis tellement immense que je trouve ridicule d'avoir tous ces disques à la campagne, surtout depuis que KABP est fini. Alors, en attendant de les vendre, quand un ami passe un week-end chez moi, je lui dis d'en prendre cinq, même les plus rares. On peut venir chez moi et en partir avec *Paid in Full* d'Eric B. & Rakim, le maxi de 1987. Dustan est incapable de ranger ses disques ; moi, je les donne.

Didier Lestrade
«C'est la gauche qui a raté l'intégration des minorités.»

Guillaume Dustan
«Je ne pouvais plus accorder ma confiance à ceux qui en étaient les dépositaires naturels.»

LE ROMAN D'UN TRICHEUR

Dernier Roman est un livre qui fait pitié. C'est à la fois son problème et, paradoxalement, son principal intérêt, réel. De l'auteur à perruque, on garde pour récent souvenir littéraire un *LXIR* proche de la bouillie conceptuelle et qui n'avait pas grand-chose à dire sous son vernis arty. Le nouvel opus renoue avec la veine de *Génie divin*, sauf qu'il s'agit, si l'on en croit le titre et la couverture, d'un vrai roman. Réflexion sur le roman en tant que genre littéraire ? L'astuce sémantique ne prend pas. Et, dès les premières pages – des méditations «matrixiennes» à la Sloterdijk ou à la Baudrillard –, on comprend que le nouveau Dustan a tout du bouquin de gros malin. En 140 pages, le lecteur zappe entre une critique de la gauche, la vie de l'égypte littéraire devenue juge administratif à Douai (pas une bonne pub pour la région), un recueil d'aphorismes autour du génie de l'auteur («*Les petits esprits triomphent du défaut des grands esprits, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil*»), une liste de disques ou un plaidoyer «jeuniste» ambigu. Et une accumulation de «*je connais*», qui ressemble davantage à «*Vous, les copains, je ne vous oublierai jamais*» de Sheila qu'au *Je me souviens* de Perec. N'importe quoi antipathique ? Non. La propension narcissique de l'auteur à passer à côté de son livre provoque un effet de fascination. À peine a-t-on eu le temps de s'intéresser un peu à la nouvelle existence chitimi de l'auteur qu'il décide de passer à autre chose. Tout fonctionne ainsi, sur la frustration. On aimerait s'indigner devant les provocations, mais la patte de Dustan est celle d'un chaton, pas de Renaud Camus. On sent la souffrance d'un écrivain à bout de souffle et d'inspiration, ne cherchant que distraitemment à renouveler

son univers. Voilà pourquoi *Dernier Roman* peut postuler au titre de grand livre malade qui a décidé de réussir son échec. Dont il ressort l'essentiel : Dustan est vivant, l'objet en témoigne, et c'est là toute sa raison d'exister. La seule ?

Dernier Roman, de Guillaume Dustan, Flammarion. 145 p., 15 €.



ENVIE D'AGIR

«*Au départ, il y avait la colère*», dit *Act Up*. En fait, c'est un peu faux. Bien avant la colère, il y avait la peur.» Et, à la fin – *The End* –, quelque chose a-t-il changé ? Oui et non. L'histoire serait-elle en train de se répéter ? Après *Act Up*, une histoire et *Kinsey 6*, Didier Lestrade signe un livre qui fait froid dans le dos autant qu'il donne envie d'agir. On le sait (enfin, pas tout le monde...), le sida tend à revenir à la charge en Occident. Sans s'acharner sur des boucs émissaires trop évidents, Lestrade, ex de *Libé* (haute époque), fondateur de *Têtu* après l'avoir été d'*Act Up*-Paris, recense toutes les causes, tous les indices probables d'un relâchement général, notamment chez les jeunes gays : une prévention peu efficace, la généralisation des multithérapies «libératrices», les mœurs dans les lieux de drague (saunas, backrooms, Internet), la mode du bareback, etc. À ce titre, Lestrade se montre particulièrement pertinent lorsqu'il évoque le fantasme du «plan conta» ou l'essor d'une pornographie anti-safe sex. Certains esprits chagrins le taxeront probablement de moralisme castrateur, et lui reprocheront une analyse de la communauté un rien paranoïaque. Par instants, c'est vrai, l'auteur tombe un peu dans le syndrome Jean-François Kahn, celui du prédicateur qui a raison et qui règle ses comptes à l'occasion. On aurait préféré davantage de retenue, plus efficace que la rage. Mais la richesse documentaire et – lâchons le mot tabou – morale de *The End* se montre

salutaire. Et, dès que l'homme de goût écrit sur la musique (notamment sur son rôle politique), la qualité de plume de Lestrade est évidente et révèle une véritable nature d'écrivain, coquetteries comprises, qui prévient en ouverture : «*Vous n'allez pas aimer ce livre.*» Ben si, plutôt. **BL**

The End, de Didier Lestrade, Denoël, 384 p., 23 €.

